

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n° 6 (Novembre 1993)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

ETRE MERE, DE L'OMBRE A LA LUMIERE

Comme promis nous allons évoquer les sages-femmes et les médecins de la première moitié de ce siècle, qui se sont occupés des femmes et des enfants de Blagnac.

Plutôt qu'un long discours personnel, nous avons préféré laisser parler les Blagnacaises que nous avons rencontrées, surtout pour les plus âgées grâce à Mademoiselle Louise Samazan.

Celle-ci a fait le commentaire et la synthèse de ces témoignages qui vont de l'ombre où la méconnaissance plongeait les femmes à la lumière dont la science les éclaire.

Mme M.B.

«Dans mes souvenirs lointains, j'ai entendu parler de la soeur de mon beau-père mariée à un Rabary qui est décédée au début de notre siècle par suite d'une hémorragie. C'était son premier enfant, elle était toute jeune. L'enfant a survécu.

Ma belle-mère a souvent raconté la naissance des jumeaux. Le docteur Guimbaut l'accouchait. Un garçon était né et elle croyait que les douleurs étaient finies.

"Mais non, a dit le docteur, il y en a un autre".

Quelle surprise, ma belle-mère n'était pas du tout avertie. Les douleurs ont repris et le second bébé est né.

Pour moi, mariée en Mai 1942, j'ai accouché de mon fils en Juin 43. Des amies m'avaient parlé de la compétence de Madame Peres, aussi je l'ai choisie pour m'assister.

J'étais énorme et Madame Peres doutait, elle ne savait pas si j'attendais des jumeaux. Mais non il n'y en a eu qu'un.

Pendant la grossesse, on avait une carte spéciale «J3» qui nous évitait de faire «les longues queues» et qui nous donnait droit à un peu plus de nourriture. Pourtant les hommes se passaient de leur ration de viande pour moi. J'étais gênée, mais tous m'encourageaient à manger. Ce qui me manquait le plus, je crois, c'était le pain. Mon père coupait le gros pain en deux : une moitié pour midi, l'autre pour le soir. Ensuite il donnait une

seule tranche à chacun. Une tablette de chocolat devait durer un mois.

Une amie m'avait dit : "Tu verras, accoucher ce n'est rien, tu pousses un bon coup et c'est fini".

Quand les contractions sont arrivées, j'étais à la maison. Il n'était pas question d'aller accoucher ailleurs : ma belle-mère n'aurait pas accepté.

J'étais au lit, elle faisait la cuisine, de temps en temps, elle venait me voir.

"Ça va ?

- J'ai mal.

- Oh il te faut souffrir bien plus que ça".

Et elle repartait.

Madame Peres est arrivée. J'ai poussé un bon coup comme me l'avait dit mon amie. Mais, j'étais peu docile, je n'avais pas écouté Madame Peres qui me disait : "Poussez... retenez..."

Le bébé est né. Mais j'ai vu Madame Peres prendre une aiguille crochue.

"Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Réparer vos bêtises, vous avez trop poussé et vous êtes déchirée".

J'ai eu bien mal car elle m'a recousue sans anesthésie comme cela se faisait en ce temps-là.

Deux voisins costauds me tenaient, mais sous l'emprise de la douleur, j'ai eu la force de les repousser.

On accouchait à domicile, mais si ça allait trop mal, il fallait partir à la clinique. Mais comme c'était la guerre, avant l'accouchement il fallait penser au transport éventuel et prévenir quelqu'un qui avait une voiture et de l'essence.

J'ai accouché, chaque fois très vite, sur un bassin que l'on mettait au dernier moment, jamais je n'ai sali les draps.

Pour la quatrième, je suis allée à la clinique des Teinturiers. Mais c'était toujours Madame Peres qui m'assistait je dépendais d'elle, elle s'occupait de moi.

On ne parlait pas des règles, de la grossesse, de l'accouchement, on se cachait, c'était une période dure pour les femmes, pas drôle du tout. On savait que pour un accouchement, il fallait souffrir, mais on ne savait pas trop comment cela se passait. On avait peur de la douleur, mais on ne pensait pas à la suite, à la possibilité de mourir.

L'accouchement était une chose naturelle et pourtant mystérieuse car on ne savait pas ce qui se passait en nous, on ne connaissait pas notre corps. C'était un sujet tabou, on ne l'abordait pas du tout. On cachait les nausées par exemple.

Pour l'accouchement à domicile, les parents étaient là. L'ambiance était dramatique : la peur était présente, mais tous semblaient la dédaigner. L'acte était naturel, machinal, on lui donnait peu d'importance. C'était une affaire de femmes. Elles tenaient peu de place dans la société.

Pourtant on leur faisait confiance pour soigner les enfants. Le Docteur Contie m'avait soignée quand j'étais jeune fille et je l'ai appelé chaque fois que mes enfants ont été malades. J'étais souvent seule surtout la nuit car mon mari travaillait par équipe. Le Docteur Contie m'expliquait ce qu'il fallait faire, je me sentais en sécurité avec lui, "en bonnes mains". Je lui faisais confiance, il ne se trompait pas. Comme Madame Peres, il a fait une bonne carrière et a eu une grande clientèle.

Il n'en reste pas moins que tout est allé très vite pour les femmes en peu d'années et pour leur bien».

Mme B.

«Je me suis mariée à 20 ans en 1942 et j'ai accouché en 1945.

Quand j'ai été enceinte, ma belle-mère a voulu absolument que j'aille voir le Docteur Boué à Toulouse parce que c'était son médecin à elle.

En ce temps-là on écoutait sans rien dire, j'ai obéi, d'autant plus que je n'avais pas mes parents.

Mais à force, j'en ai eu assez d'aller à Toulouse et je me suis faite examiner par le Docteur Barrué rue Pasteur à Blagnac. Il était très bien, mais n'était pas accoucheur.

Comme j'étais seule, sans ma mère, il m'a envoyée à la clinique Amboise Paré. Je n'étais au courant de rien. Personne ne m'avait expliqué ce qui se passait en moi. Je me souviens que, lorsque j'ai eu mes premières règles, j'ai été affolée, je croyais que j'étais malade.

Je ne sais pas trop pourquoi, mais à la clinique, on m'a endormie totalement. C'est le docteur Fournier qui a fait naître mon enfant avec les fers.

Je suis restée à la clinique 8 jours sans me lever. Mon bébé a été nourri au biberon avec du lait en poudre.

Je ne sais pas du tout comment ma mère avait accouché. Mais on m'a dit que, bébé, j'étais emmaillotée de la tête aux pieds, même les bras étaient emprisonnés dans la bourrasse.

Quand nous étions enfants, nous nous contentions de peu. Les parents ne faisaient pas de folies comme maintenant. A Noël, nous étions très contents avec un petit sachet de chocolats.

Tout a changé. Il y a à peine 50 ans que je me suis mariée. Je ne savais rien, j'écoutais ce qu'on me disait sans rien dire. Maintenant, c'est bien différent les jeunes filles en savent presque trop.

Bien sûr, c'est mieux pour la grossesse et l'accouchement, la surveillance est meilleure et la médecine a fait beaucoup de progrès.

La vie des jeunes mères est bien simplifiée aussi avec les couches que l'on jette, les petits pots que l'on achète, les différents laits en poudre qui existent. La santé des enfants est aussi mieux surveillée.

Rien n'avait changé entre la génération de nos grands-parents, de nos parents et la nôtre et puis c'est allé très vite, presque trop ...»

Mme Brefel

« Ma grand-mère paternelle était blanchisseuse. Elle a eu 3 enfants sans l'aide de personne.

Le premier en 1879. Elle "pondait".

Quand elle sentait le moment de l'accouchement arriver, elle s'appuyait à la table, l'enfant tombait entre ses jambes, elle le prenait, coupait le cordon, le mettait au chaud dans un lit et après avoir entortillé sa longue chemise entre ses jambes repartait laver.

Elle avait beaucoup de lait et nourrissait un autre enfant en même temps que le sien. Ainsi en même temps que mon père, elle a nourri Guillaume Pressac qui deviendra médecin.

Elle allait laver, rentrait nourrir son propre bébé, passait allaiter Guillaume Pressac et repartait travailler. La mère de celui-ci avait une santé fragile et ne pouvait le faire elle-même.

Ma grand-mère allaitait ainsi pendant 17 à 18 mois les deux bébés.

Je ne sais pas si elle était payée pour cela. Sûrement qu'on lui donnait des vêtements ou autres, en tout cas elle était bien considérée. Le Docteur Pressac l'appelait "maman Cadette". Il l'a soignée du mieux qu'il a pu.

Elle est décédée à 85 ans.

Le fait d'accoucher était à cette époque un acte naturel qui ressemblait presque à la mise à bas des animaux.

Ma grand-mère par contre a eu recours à une sage-femme : Marthe Vignaux. Ma naissance s'est bien passée en 1910, mais en 1912 Marthe Vignaux est arrivée trop tard (ce n'était pas du tout de sa faute). Ma mère était tombée dans les escaliers et baignait dans une mare de sang, un bébé du sexe masculin mort à côté d'elle. Mon père l'a mis dans une boîte en carton et est allé le porter au cimetière.

L'accouchement était devenu un événement, les femmes voulaient une sage-femme auprès d'elles, mais si un malheur arrivait la réaction était la même qu'autrefois : c'était la "fatalité".

Le lendemain ma mère se levait et allait travailler. La sage-femme ne la faisait pas se reposer.

Quant à moi, j'ai d'abord fait trois fausses couches, la première en 1932 et j'ai subi un curetage sans anesthésie à la Grave. J'ai été à nouveau enceinte en 1936.

J'habitais chez ma belle-mère aux Sept-Deniers.

Pour porter le bébé à terme, il me fallait du repos, aussi je suis venue chez ma mère à Blagnac et je n'ai rien fait durant toute ma grossesse.

Je connaissais par une parente, Madame Héraud, une sage-femme qui habitait Place Pradal à Toulouse.

Un dimanche soir de Mars 1936, j'ai commencé à avoir les premières douleurs. Mon oncle et mon mari sont allés en camionnette chercher la sage-femme aux ponts des Demoiselles.

Madame Héraud est arrivée et pensait que l'accouchement n'était pas pour tout de suite, pourtant j'avais perdu les eaux. Elle attendait et moi j'allais d'une chaise à l'autre. Tout le lundi est passé ainsi. Les douleurs étaient très fortes, je criais, tout le quartier entendait mes cris. Le mardi matin, j'étais épuisée et j'aurais bien voulu dormir. La sage-femme a enfin fait appeler un médecin-accoucheur : le Docteur Gay rue de la Dalbade. Celui-ci a été bien étonné qu'elle ait attendu tant de temps pour le faire venir.

Il m'a fait coucher sur la grande table qui pouvait accueillir 16 personnes et grâce aux forceps et à 8 points sans anesthésie mon garçon est né. Raymond a gardé longtemps, jusqu'à 3 ans, les tempes et le nez abimés

par ces forceps. Le Docteur nous a fait payer 500 F pour son intervention. Cela représentait une grosse somme.

Dix-sept mois plus tard, j'étais de nouveau enceinte, pourtant je ne voulais plus d'enfants ! J'étais persuadée que je ne survivrais pas à un nouvel accouchement.

Je voulais à tout prix que ma mère s'occupe surtout de Raymond que je connaissais, quant à l'autre enfant qui allait venir cela m'était égal.

Bien sûr, je n'ai plus voulu entendre parler de Madame Héraud et je me suis adressée à Madame Paule Vergès qui habitait Blagnac.

Le 1er Mars 1938 un samedi à 4h du matin, le bébé s'est annoncé. Mon mari est allé chercher Paule Vergès. Elle m'a examinée et m'a dit : "Alexine, ça va aller très vite.

- Non, je vais mourir, je te dis que je vais mourir.

- Non, Alexine, tu vas faire ce que je te dis et tout sera vite passé".

Paule Vergès a fait bouillir de l'eau, l'a versée dans un bidet à pieds et m'a fait asseoir à cheval sur celui-ci.

Au bout d'un moment, j'ai eu très mal "Recouche-toi maintenant, m'a-t-elle dit, et fais bien ce que je te dis. Pousse... arrête... pousse...".

Moins d'une heure après Roger était né, j'étais rassurée, soulagée et heureuse.

En Avril 1943, j'ai eu une fille Josette qui est née très vite aussi.

Mes deux derniers accouchements se sont passés dans le lit, sur les draps qu'il fallait changer ensuite car ils étaient très souillés.

Pour mon premier enfant je me suis reposée, couchée, pendant 18 jours, pour les deux autres une dizaine de jours.

Paule Vergès passait tous les jours pour me faire la toilette et soigner le bébé.

En 1943 c'était l'occupation j'allaitais et j'avais droit à une carte spéciale qui me permettait d'avoir davantage de nourriture. Mais ma famille a jugé bon de m'envoyer à Aucamville dans le Tarn-et-Garonne pour que je sois à l'abri avec mes 3 enfants de 7, 5 ans et 6 mois.

Là, plus de carte, puisque je n'étais pas inscrite sur les listes de cette commune.

J'ai dû me débrouiller pour nourrir ma nichée. Je me souviens que Raymond l'aîné allait avec le meunier moudre du grain et dans la poussette de sa soeur il me rapportait un petit sac de farine. Je le donnais

à la boulangerie, mais celle-ci me fournissait largement en pain, plus qu'elle n'en faisait avec ce peu de farine.

Il fallait payer bien sûr. L'épicière me ravitaillait autant qu'elle le pouvait. Les fermiers me fournissaient des oeufs, du lait, des poulets toujours en payant.

Quelquefois les Allemands passaient si vite sur les routes avec leurs voitures qu'ils écrasaient ou tuaient à moitié les petits ou gros poulets imprudents. Raymond les ramassait et je les cuisinais.

Les temps étaient bien durs à cette époque-là ... ».

Mme D.

«Il y a plus d'un siècle vers 1889 une soeur de ma grand-mère a eu un accouchement difficile d'un enfant mort peu de temps après. Elle avait 32 ans. Elle est morte, elle aussi, d'infection quelques jours après. On disait: «morte des suites de couches». On n'y pouvait rien. Elle laissait deux enfants: une fille de 5 ans et un garçon de 3 ans.

Ma grand-mère s'accouchait comme elle pouvait, sans aucun soin, même pas dans un lit. Elle a perdu une petite fille à la naissance. Elle en a été malheureuse toute sa vie. Elle est décédée âgée de 86 ans.

Ma mère a accouché assistée par Marthe Vignaux, dans le lit, sans problème semble-t-il. Cette sage-femme de Blagnac était d'une bonté et d'un dévouement sans pareils. Elle a beaucoup aidé ma mère qui était toute seule.

Quant à moi, j'ai eu mon fils en 1935. Au bout de trois mois de grossesse, je suis allée voir Madame Deoux qui habitait Toulouse. C'était la tante de Madame Héraud, sage-femme elle aussi. Elle m'a dit que j'étais enceinte et c'est tout. Nous n'étions pas surveillées. D'ailleurs, par pudeur, on ne parlait pas de tout cela.

J'avais assisté à l'accouchement d'une parente et je savais un peu comment cela se passait: j'étais presque une privilégiée.

Pendant toute ma grossesse j'ai vomi. Ma mère me faisait manger et boire: «Tu ne rendras pas tout, me disait-elle, il te restera bien quelque chose».

Mais j'étais bien affaiblie. De plus mon mari a eu un accident et cela m'a grandement choquée. J'avais beaucoup grossi. Avant d'être enceinte, je

pesais 59 kg et 8 jours avant d'accoucher 82 kg. J'étais très mal à l'aise, je n'arrivais pas à marcher, je montais et descendais les escaliers bien péniblement.

J'ai accouché le 18 juin 1935, il faisait très chaud: 38°. J'avais perdu les eaux dans la nuit et je n'ai accouché que dans la journée.

Le Docteur Barrué, le Docteur Pressac étaient absents. La sage-femme a agi toute seule. Elle a fait deux ouvertures en deux coups de ciseaux sans anesthésie bien sûr. Mon mari devait appuyer sur mon ventre. Je criais. J'avais presque perdu connaissance tant je souffrais. Ma mère en était malade. J'étais bien sûr dans le lit, sur un bassin.

Lorsque mon fils est né enfin, il pesait 3,400 kg. La sage-femme l'a posé sur l'édredon et s'est occupé de moi: encore sans anesthésie, elle m'a recousue.

Le bébé pourtant a crié tout de suite et a fait ses besoins sur l'édredon: tout allait bien pour lui.

J'étais très fatiguée et je suis restée au lit une semaine sans me lever.

En 1941, c'était la guerre. Je ne faisais plus de passementerie: c'était un métier périmé: j'avais dû accepter un travail pénible. Ce qui m'a valu d'être fatiguée. Heureusement, grâce au dévouement et à la compétence du Docteur Contie, j'ai pu me sortir de ce mauvais pas.

J'ai été marquée par trois guerres. Agée de 3 ans en 1915, j'ai perdu mon père, tué du côté de Verdun. Et après les angoisses et les difficultés de 1940, j'ai subi, avec le départ de mon fils pour le combat, la guerre d'Algérie.

Je ne voudrais surtout pas revenir en arrière et je ne souhaite à personne de vivre ce que j'ai vécu. Au contraire, je me réjouis des progrès qui ont été faits pour la santé de toutes et de tous».

Mme M.A.L.

«Je suis née en 1917. J'avais un frère jumeau. Ma mère m'a toujours dit que j'étais l'aînée puisque j'étais née la seconde. Elle ne m'a pas donné beaucoup de détails sur son accouchement. Elle avait auprès d'elle une sage-femme, tout s'est bien passé et mon frère et moi nous avons un bon poids pour des jumeaux.

Je me suis mariée en 1940 et j'ai été enceinte un an après. Je n'étais au

courant de rien sur la grossesse et l'accouchement. Ma mère m'avait donné quelques explications sur les règles car à cet âge-là, j'étais en pension. Mais c'était tout et je n'avais rien demandé.

Au moment de ma grossesse, je n'avais auprès de moi que ma grand-mère de 78 ans et elle ne me disait rien : on ne parlait pas de ce sujet.

Nous avons choisi comme sage-femme Madame Delteil qui habitait Toulouse parce qu'elle était originaire de Grenade comme moi et que nous connaissions son mari.

Les premiers mois, elle est venue me voir, puis je ne l'ai pas revue. Elle m'écrivait pour me demander si j'allais bien. Je lui répondais que oui. Elle disait alors, toujours par écrit, qu'on n'aurait qu'à l'appeler au dernier moment. Moi, je ne savais rien et personne d'autre qu'elle ne m'avait examinée. Mais, comme j'étais bien, je ne me posais aucune question et son comportement me paraissait normal.

Le 12 octobre 1941 vers 11h du soir, j'ai ressenti les premières douleurs. Mon mari est parti à vélo chercher Madame Delteil, mais elle n'a pas voulu venir, elle a dit qu'elle était malade. Mon mari est revenu à Blagnac et est allé voir le Docteur Barrué rue Pasteur. Ensemble, ils ont feuilleté l'annuaire téléphonique, ils ont téléphoné à plusieurs sages-femmes qui n'ont pas voulu se déranger. Enfin, Madame Réthault de Saint-Cyprien a bien voulu venir. Elle était gentille. Elle m'a examinée. Elle m'a dit «C'est un siège, il faut partir à la Clinique Ambroise Paré».

Je suis montée dans sa voiture et nous sommes parties. Mon mari suivait à vélo. Je regardais s'il était bien là, car quelquefois, comme la voiture allait vite, je le perdais de vue : même si la sage-femme avait l'air aimable, je ne la connaissais pas et la présence de mon mari me rassurait. En chemin, elle m'a dit: «Au lieu d'aller à la clinique, je peux vous emmener chez moi, qu'en pensez-vous?» Je lui ai dit que cela m'était égal et qu'elle fasse ce qu'elle voulait.

Nous sommes arrivés chez elle. J'étais bien mal, je souffrais beaucoup. J'ai bien crié pendant quatre heures. A la fin, Madame Réthault a appelé le Docteur Gilles qui était médecin-accoucheur. Il m'a installée sur une table. Je ne sais pas exactement ce qu'il m'a fait, mais mon fils est né et là, ça s'est bien passé. Le Docteur Gilles m'a dit qu'il aurait pu s'étouffer et qu'heureusement il n'était pas très gros. J'étais très fatiguée.

Je suis restée 8 jours chez la sage-femme. Elle s'occupait de tout, de moi

et du bébé. Elle était si gentille que nous l'avons invitée au baptême.

J'allaitais, mais quand je suis rentrée chez moi, je ne sais pas ce qui est arrivé: je n'ai plus eu de lait. Peut-être c'était l'alimentation. Le Docteur Barrué a mis mon fils au lait de vache, mais comme il vomissait à chaque tétée, il m'a conseillé de lui donner du Pélargon. A partir de ce moment-là, il n'a plus vomi et il a grossi.

En ce temps-là, un enfant c'était un gros travail, surtout pour le lavage. On lui mettait une couche carrée en tissu fin dont on avait fait les ourlets soi-même (une perne), puis on le serrait bien avec la bourrasse pour qu'il ait les jambes bien droites. Il fallait faire comme cela. C'est mieux maintenant, on les laisse gigoter tout de suite. Les enfants étaient ainsi emmaillotés jusqu'à 6 mois au moins, mais cela ne les empêchait pas d'apprendre à marcher: mon fils a marché à un an.

Jusqu'à un an, on ne donnait que du lait aux bébés et ensuite du bouillon de légumes, des purées, des petites pâtes.

Comme nous étions maraîchers, nous n'avons pas souffert des restrictions dues à la guerre. Mais lorsque nous ramassions les choux-fleurs par exemple, les gens de Toulouse qui étaient bien malheureux car ils ne mangeaient pas à leur faim, venaient. C'était un grand défilé de Toulousains à Blagnac, ils arrivaient par tramways pleins. Hélas, cela nous faisait de la peine, mais nous n'avions pas le droit de leur donner quoique ce soit. Il fallait porter tous les légumes au dépôt à Toulouse. Nous avions des tickets pour l'essence de la camionnette. La police de la route surveillait et si on donnait un chou-fleur ou autre on risquait une amende et les légumes étaient confisqués.

Les Allemands venaient souvent nous acheter des oeufs. Dès qu'il les voyait, mon fils qui était petit alors, venait vers moi en pleurant.

En 1946, j'ai été enceinte à nouveau. La sage-femme qui m'a accouchée habitait rue Maubec. Je ne me souviens pas de son nom. J'ai eu un autre fils, sans problème cette fois. La sage-femme n'a pas appelé de docteur. Je suis restée une bonne semaine chez elle, comme chez Madame Réthault. Je l'ai allaité en alternant avec un biberon.

Je pense que pendant la grossesse, nous n'étions pas assez surveillées. Ce n'est pas comme maintenant».

Mme MEZEIX

«Le 11 juin 1948, Paule Vergès sage-femme blagnacaise accouchait à Toulouse ma mère Alice (fille de Victor Paul Daussonne né le 31 Août 1869 et de Jeanne Jaubert née le 1^{er} Janvier 1894) née le 10 janvier 1918, 1 rue de l'Eglise à Blagnac.

Pour rien au monde, ma mère n'aurait demandé l'assistance d'une autre sage-femme étant donné que Paule avait déjà assisté, au moment de ses couches, sa propre mère et était devenue très vite une amie malgré la différence d'âge.

Dans les années 1945-1950 les femmes suivies par Paule accouchaient à domicile, un bassin glissé sous les fesses, un drap plié en quatre et une toile cirée protégeant le matelas. La famille fournissait aussi des serviettes en éponge.

Cette sage-femme pratiquait déjà une aseptie d'avant-garde, pour elle l'hygiène était primordiale, elle-même étant d'ailleurs d'une netteté irréprochable.

Si la mère ne pouvait pas allaiter son enfant, elle lui bandait immédiatement les seins afin d'empêcher la première montée de lait.

De même, elle se servait d'une taie de traversin comme gaine pour mieux «soutenir les organes» de la mère selon l'expression de bien des femmes.

La parturiente restait couchée au moins cinq jours mais se levait au moment de la visite journalière de Paule. Celle-ci lui recommandait de faire des mouvements avec les jambes afin d'éviter les complications circulatoires.

«Paulette» mit ainsi au monde Nicole, ma soeur cadette, et fut dès lors à l'origine de ma vocation de sage-femme.

Ainsi, fille d'une caouèque, soutenue par Paule et élève d'une autre caouèque Mademoiselle Samazan, j'obtins mon Diplôme d'Etat de sage-femme en 1961.

Enfant, adolescente, élève sage-femme, sage-femme, jamais je ne vins à Blagnac chez ma grand-mère sans aller embrasser Paule qui espéra un temps me voir prendre la relève.

Mais j'appartenais à une génération moderne, celle des premières échographies. Sous l'égide de Mademoiselle Samazan, sage-femme très autoritaire pour les élèves mais d'une compétence exceptionnelle, et

guidée et enseignée par des maîtres ayant pour nom : Guilhem, Pontonnier, Monroziés, Fournié, Espano, Grynfogel... c'est en clinique privée que j'exerçais mon métier».

Mme Pascaline PREVOST

«Je suis née en 1915 en Italie. Ma mère travaillait dans la vigne. Elle m'a mise dans son tablier et c'est une sage-femme qui a coupé le cordon. J'étais l'aînée des filles il y avait deux garçons avant moi. Ma mère, Madame Burali, a eu 13 enfants dont 7 vivants. Elle les a perdus à la naissance où âgés de quelques mois, de la coqueluche par exemple.

Nous sommes venus en France en 1926. Mon père avait un peu d'argent et en empruntant nous avons pu acheter la métairie de Cassagna qui n'existe plus maintenant.

Le dernier de mes frères est né en France, à Blagnac. Ma mère avait presque 50 ans. Elle a beaucoup pleuré de se voir enceinte à nouveau et si tard. Mon père est allé chercher Paule Vergès avec la charrette. Elle a aidé ma mère à accoucher, mais tout s'est bien passé et mon frère Maurice est né, il pesait 4 kg.

Ma mère était presque toujours enceinte, elle accouchait comme ça, tout naturellement. La preuve, c'est que quand je suis sortie, je suis presque tombée par terre dans la vigne.

Dès 4 ou 5 mois, elle ne pouvait plus allaiter. On faisait de la soupe au lait pour le bébé. On mettait de l'ail comme vermifuge, de l'huile, on jetait l'ail on mettait du pain bien écrasé avec du sucre et du lait.

Quand mon frère Maurice est né en 1930 Paule Vergès qui avait le coeur sur la main, nous a fait avoir une voiture d'enfant d'occasion.

Quand Maurice a été assez grand pour ne plus avoir besoin de la voiture elle servait à transporter les poulets et les oeufs au marché au centre de Blagnac. Jusqu'à la route de Grenade nous la poussions tous. Arrivés là, mes frères et soeurs avaient honte de notre pauvreté et j'étais la seule à continuer à pousser.

Je suis allée à l'école un an pour apprendre un peu le Français et ensuite j'ai travaillé. Je portais le lait dans des bidons pendus à mon vélo de la métairie jusqu'à la gare Matabiau. Je livrais ainsi le lait à domicile et les oeufs aussi, enveloppés dans un papier journal et mis dans un sac de

pommes de terre. En face de la rue Croix-Blanche, je faisais attention car il y avait les rails du tramway. Mais quelque fois il m'est arrivé de faire «l'omelette».

Quand j'avais fini ma tournée de livraison, j'allais aider les blanchisseuses jusqu'à 6 h du soir. Je n'avais que 12 ou 13 ans. A 6 h je reprenais mon vélo, les bidons vides et je revenais à la maison où je devais encore aider ma mère puisque je faisais partie des aînées.

Nous avons commencé avec 2 vaches et nous en avons eu jusqu'à 30. Il fallait alors faire une livraison de lait le matin et le soir. Une des mes soeurs faisait celle du soir.

Il fallait de l'argent pour élever tous ces enfants et surtout rembourser l'emprunt.

Pendant 2 ou 3 ans, nous avons élevé des vers à soie. C'était mon père qui avait eu cette idée. Ça a bien rapporté. Mais nous les enfants, nous devions aller jusqu'au Château d'Alliez (maintenant Clinique des Cèdres) pour ramasser les feuilles de mûrier.

Nous n'avons jamais souffert de la faim, mais il fallait travailler. C'est compréhensible : il fallait aider notre mère. Elle ne se reposait jamais. Le dimanche, comme loisir, elle cousait des robes ou des pantalons avec sa machine à pédales. Nous, les filles, nous faisons les ourlets.

Un jour, elle avait trouvé à Toulouse du tissu de couleur jaune à un bon prix. Elle en a acheté beaucoup. Aussi pendant longtemps mes soeurs et moi nous avons porté la même robe: même modèle, même couleur. On aurait dit un pensionnat. J'ai eu un vrai manteau neuf et une vraie paire de chaussures seulement à 18 ans.

Après ses accouchements, il n'était pas question que ma mère reste au lit. Elle avait trop de travail. Qu'elle vie de galère ! C'est du «beurre» maintenant pour les femmes.

Je me suis mariée en 1940 et Robert, mon fils, est né le 21 Avril 1941. C'est Madame Peres qui m'a aidée à accoucher. Elle aussi était très gentille.

Je n'ai pas du tout été suivie pendant ma grossesse. On ne parlait pas de gynécologue et de visites obligatoires à ce moment-là. J'ai vu la sage-femme quelques jours avant l'accouchement pour la prévenir.

J'ai commencé à avoir quelques malaises le matin. A midi, je n'ai pas pu manger, je me tordais. Mon père, toujours avec la même charrette et le cheval est allé chercher Madame Peres. Robert est né vers 6 h du soir,

après 3 ou 4 poussées. C'est ma mère qui m'avait dit de pousser. Mais j'ai eu deux points de suture qui m'ont bien-gênée pendant plusieurs jours.

Ma mère avait préparé un bouillon de poule. C'était ce qu'on donnait aux femmes qui venaient d'accoucher. Mais j'avais une faim terrible et je n'ai pas voulu du bouillon. J'ai avalé la moitié d'une flûte de pain et la moitié d'un saucisson. Je ne sais pas si c'est l'accouchement ou parce que je n'avais pas mangé de la journée, mais j'étais affamée. Ma mère me disait que cela allait me faire mal. Pas du tout. Le lendemain, j'ai pris le bouillon de poule.

Je suis restée au lit 2 jours. Madame Peres est venue pendant 4 jours me faire la toilette et voir mon bébé. Tout allait bien. Elle n'est pas venue davantage. Surtout que chaque fois c'était mon père qui allait la chercher avec la charrette que nous appelions «la décapotable» car elle n'était pas du tout abritée.

Chaque fois que Madame Peres venait nous lui donnions quelque chose: des légumes, un poulet...

J'ai allaité mon fils pendant 3 mois, après il a bu du lait de vache coupé d'eau. Il l'a très bien supporté.

Pour nous acheter une maison et pour élever Robert, j'ai travaillé dans une laiterie à Toulouse de 2 h du matin à 3 h de l'après-midi. Je restais debout devant un évier pour laver les pots de yaourt. Ensuite j'ai été employée comme serveuse par le service de restauration de l'aérospatiale.

Quand j'avais fini ma journée, nous allions, mon mari et moi, aider mes parents à sarcler, selon la saison, les melons, les betteraves, le maïs, les pommes de terre.

Mon mari aurait voulu un autre enfant, moi je n'en voulais qu'un. Je ne l'ai pas regretté car il a fallu travailler dur pour qu'il ait une bonne situation. Surtout qu'il a eu du mal à arriver avec son handicap: tout jeune, en jouant dans les Ramiers à Blagnac, il a touché un détonateur enfoui là depuis la guerre et a eu la moitié de la main gauche emportée.

Mes frères et soeurs aussi n'ont pas voulu avoir une famille nombreuse comme nos parents: un ou deux enfants, pas plus.

Pourtant ma mère est décédée presque centenaire (il ne lui manquait que quelques mois) et encore parce qu'elle est tombée. Mais quand je pense à elle, je la revois toujours en train de travailler.

J'ai une photo d'elle que je garde précieusement.

Je suis âgée maintenant, mais à aucun prix, je ne voudrais revenir en arrière. Heureusement que j'ai eu et que j'ai un bon moral et une bonne santé»

Mme J.S.

«Je me rappelle bien mon premier accouchement, c'était le 26 mars 1937. J'habitais chez mes beaux parents au château de Ferradou, j'avais 16 ans et 3 mois. D'origine italienne, je n'ai pas eu d'autre solution que de faire un enfant pour être naturalisée française. Il y avait des rumeurs de guerre et les Italiens qui manquaient d'enfants me recherchaient. Ils m'avaient même proposé de me donner 1 million si c'était un garçon. Ils me l'auraient pris. Si c'était une fille, je devais repartir en Italie avec elle. Mais mariée et cachée par mes beaux-parents et des amis, je leur ai échappée.

Louis est donc né le 26 mars 1937. J'ai eu les premières douleurs à 7 H du matin. Un voisin est allé chercher Paule Vergès. Elle était chez elle et est très vite arrivée avec sa bicyclette. Paule Vergès était une femme au joli visage, assez trapue, qui savait aider pendant un accouchement. Elle était sage-femme, mais valait bien un docteur. Trois heures après, tout était fini. J'ai accouché dans le lit où ma belle-mère avait mis de vieux draps et une alèse. Paule Vergès m'a fait payer 50 ou 60 F (en ce temps-là le litre d'huile coûtait 3,50 F), mais souvent pour lui faire plaisir on lui donnait des légumes ou un poulet.

Elle a voulu que je reste au lit une semaine. Elle venait tous les jours avec un bassin qu'elle apportait elle-même pour me faire la toilette et pour voir si tout allait bien.

Quand j'ai accouché de Louis elle a dit : «Mon Dieu, pauvre femme!». Sur le moment je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire puisque tout s'était bien passé. Plus tard, j'ai réalisé qu'elle avait vu que j'étais faite pour avoir beaucoup d'enfants (j'en ai eu 9). Elle était intelligente, elle voyait bien les organes, elle avait une connaissance importante.

Bien sûr, elle m'avait suivie pendant ma grossesse. Pendant les 6 premiers mois on pouvait faire de la bicyclette et ensuite les 3 derniers simplement marcher.

Pour François le 19 septembre 1939 Paule Vergès était malade et j'ai du appeler Mademoiselle Simonin qui avec sa soeur avait une clinique aux

Minimes. J'ai bien regretté l'absence de Paule Vergès car j'ai vu la différence. Mademoiselle Simonin, malgré mes cris, ne m'a pas aidée du tout, elle n'a fait qu'attendre. Je la revois encore, en face de moi au fond du lit. Elle me regardait et disait : «Ça y est, je le vois, il a beaucoup de cheveux...» mais il est né le crâne sans un poil, comme un oeuf!

A Marrakech où j'avais suivi mon mari militaire j'ai eu 6 enfants. J'ai été bien contente car j'ai trouvé une sage-femme comme Paule Vergès : la même allure et la même façon de faire.

Chaque fois tout s'est bien passé, sauf pour le 8ème où j'ai eu une hémorragie avant d'accoucher. Ma sage-femme a su pincer la bonne veine, mais elle m'a dit : «Cette fois-ci, tu as eu beaucoup de chance, mais si tu as un autre enfant, il te faudra aller en clinique».

C'est pour cela qu'en 1958, revenue à Blagnac, j'ai accouché à la clinique du Languedoc malgré le Docteur Contie qui voulait que je prenne Madame Peres.

C'est le Docteur Pontonnier qui s'est occupé de moi car le Docteur Guilhem était en vacances. J'ai aussi fait une hémorragie.

Malgré tout, je n'ai pas un mauvais souvenir de mes neuf accouchements. Tous mes enfants sont vivants et je suis contente d'être grand-mère et arrière grand-mère».

Mlle Louise Samazan

«Souvenir familial: ma grand-mère paternelle aurait donné le jour à mon père en 1874 en utilisant le fauteuil d'accouchement. Le siège évidé et les appuis-bras facilitant la période d'expulsion».



Chaise d'accouchement. Décorée, datée (1837) et marquée aux initiales de la sage-femme alsacienne qui l'utilisait; ce modèle pliant était aisément transportable, Musée alsacien, Strasbourg (cl. Musées de la ville de Strasbourg).

Mme Jeannette Weidknnnet

«Ma belle-mère a accouché en Août 1917 avec l'assistance d'une sage-femme et sans problème».

A cette époque-là, se faisait une grande campagne de sensibilisation sur l'efficacité de l'aseptie, car l'infection et la contagion étaient les principales causes de la mortalité infantile.

Aussi ma belle-mère allait, pour son fils, chercher des biberons stérilisés à «La goutte de lait» près de la place des Carmes à Toulouse.

Par la suite, elle a perdu deux enfants âgés de quelques jours seulement. On n'avait aucun moyen de lutter contre les bronchites, les infections digestives, les malformations. On ne savait pas soigner ces maladies.

Ma mère en 1908 a mis au monde des jumeaux : une fille et un garçon. A ma connaissance, l'accouchement s'est bien passé; mais la petite fille est morte à 8 mois d'une infection pulmonaire.

A cause de ces morts d'enfants jeunes, il s'est créé en moi un climat d'inquiétude. Je n'avais aucune angoisse de l'accouchement lui-même, je redoutais les conséquences pour le bébé.

J'ai eu beaucoup de difficultés à être enceinte, difficultés occasionnées par la guerre. En 1941-42, j'étais institutrice à la campagne, mais j'allais très souvent chez le docteur Guilhem, médecin-accoucheur à Toulouse, car je voulais bien sûr des enfants.

Ma belle-mère voyait pratiquement tous les jours dans le tramway, Madame Peres, une sage-femme, qui avait le même âge qu'elle. Tout naturellement, elle lui parlait de mes problèmes.

Madame Peres travaillait en collaboration avec le docteur Guilhem. Elle s'occupait aussi beaucoup du centre anti-cancéreux.

Quand, enfin, j'ai été enceinte en 1942, j'ai tout de suite choisi Madame Peres comme sage-femme. Elle avait des méthodes un peu en avance pour l'époque et j'étais rassurée car si ça n'allait pas, elle n'aurait pas hésité à faire appel au docteur Guilhem.

Pendant ma grossesse et après l'accouchement, je portais une ceinture faite de tissu de lin et donc non élastique. Elle était confectionnée à la main et ne ressemblait pas aux autres gaines, elle n'avait pas de baleines. C'était une large bande qui faisait une fois et demie le tour du ventre. Grâce à des pinces en haut et en bas sur la longueur, elle épousait bien la forme du corps et maintenait bien les muscles.

J'ai accouché de ma première fille le 1er avril 1943. Huit jours avant, j'étais venue voir Madame Peres et j'étais repartie dans mon poste d'institutrice. Mais elle m'a fait dire de revenir au plus vite à Blagnac et d'y rester. Je crois qu'à la différence des autres sages-femmes elle suivait très bien la grossesse des femmes. En tout cas, j'avais cette impression.

Mon accouchement s'est bien passé. Madame Peres est restée auprès de moi pendant tout le travail.

Ma seconde fille est née le 25 juin 1944. Auparavant, j'étais allée me faire délivrer un laissez-passer pour ma belle-mère à la Kommandatur qui se trouvait au Deauville à Blagnac. Car, à ce moment-là, il fallait ce papier pour aller chercher la sage-femme. Je crois que ma belle-mère y est allée en pleine nuit, car ma fille est née vers 8 h du matin. Une fois de plus, je n'ai eu aucun problème pour accoucher. Mais ma fille avait un double cordon, elle ne criait pas, elle s'étouffait.

Madame Peres a su la ranimer, je ne me souviens pas trop comment.

Ensuite, comme elle était pressée: elle devait aller à un baptême, elle est partie plus vite que d'habitude.

C'est alors que le bombardement a commencé. Mes beaux-parents sont partis dans l'abri avec ma fille aînée. Moi, je suis restée au lit. Mon mari maintenait sur la tête du bébé, couché dans son berceau, un casque d'infanterie, souvenir de la guerre 14-18. Quant à moi, avec un plateau au dessus de ma tête, je recueillais des débris de plafond qui dégringolaient.

Le bombardement se faisait en tapis. Les bombes tombaient tout près, de plus nous avions la D.C.A. juste en face de l'autre côté de la Garonne.

Mon mari faisait la navette entre l'abri qu'il avait lui-même creusé dans le talus de notre jardin et ma chambre pour voir si tout son monde allait bien.

Madame Peres (je l'ai su après) n'avait pas pu arriver au village, elle était allongée dans un fossé de l'Avenue du Général Compans. Elle pensait à moi: pourvu qu'elle ne se lève pas, se disait-elle. Elle avait peur que j'ai une hémorragie.

Mais non, je ne bougeais pas, mon plateau sur la tête. Je ne criais pas non plus. Je n'extériorisais pas mon inquiétude et pourtant, chaque fois qu'une bombe tombait, je pensais à mes proches qui étaient dans l'abri. Mon mari venait me rassurer, restait un moment et repartait. Cela a duré toute la matinée.

Quand, enfin, le bombardement a cessé, tous sont revenus. Ils se sont

occupés de ma fille aînée qui était totalement apeurée, angoissée au possible. Je me souviens d'ailleurs, qu'à chacune des alertes, nombreuses de jour ou de nuit, elle était perturbée, elle ressentait l'angoisse des adultes, le bruit la faisait hurler. J'avais bourré d'ouate de cellulose que l'on trouvait encore en pharmacie, d'anciens bégains aux fines dentelles pour éviter à mes filles l'effet de souffle, pour préserver leur tympan. Deux jours après mon accouchement, madame Peres me faisait lever. En cela aussi elle était novatrice. Peut-être avait-elle été influencée par le docteur Guilhem?

En 1950, pour mon fils, j'ai aussi accouché à domicile, assistée, cette fois, par le docteur Roques. Tout s'est bien passé. Comme les sages-femmes, il a attendu près de moi toute la nuit. Pour l'enfant, il avait les mêmes attentions qu'elles.

Je me sentais encore plus en sécurité avec lui : c'était un médecin très rassurant (il est maintenant à la retraite).

J'ai accouché comme les deux premières fois dans le lit, sans position particulière. Peut être avait-on remplacé les vieux draps pliés en plusieurs épaisseurs par une alèse pour protéger le matelas? je me souviens pas très bien.

Huit jours avant la naissance de mon fils, j'allais encore à l'école de Blagnac à vélo. Quand il est né, j'étais tout de même en congé, mais c'était pour soigner ma fille aînée qui avait les oreillons. Ma seconde les a eus aussi, mais pas mon fils car je l'allaitais.

Par contre à 8 mois, il a eu une dangereuse otite. Il fallait lui faire une piqûre de pénicilline toutes les trois heures de jour comme de nuit. Une infirmière couchait chez moi. Mais ces piqûres ne donnaient aucun résultat, elles étaient totalement inefficaces. Ce sont des suppositoires d'auréomycine remodelés par le pharmacien (il n'en existait que pour les adultes) qui ont guéri mon fils.

Je n'ai pas oublié de faire vacciner mes enfants, surtout contre la polio, afin d'éviter le plus possible de risques.

Pour moi l'accouchement, n'est qu'un passage. Quand c'est terminé, on n'en parle plus. Le véritable but d'une grossesse c'est ce qui vient après l'accouchement, c'est à dire une nouvelle vie qui commence».

Les témoignages que vous venez de lire sont classés dans l'ordre alphabétique du nom des dames interrogées. Celles-ci ont répondu avec une grande amabilité et avec beaucoup de sincérité, toutes bien sûr selon leur sensibilité propre. Nous les remercions infiniment.

Que les personnes que nous n'avons pas contactées nous excusent et ne nous en veuillent pas.

Le manque de temps sape les meilleures volontés et les plus grandes intentions!

Suzanne BERET

Exemples de documents indispensables pendant l'Occupation.

RECTO

CH 2828

POLICE NATIONALE DE TOULOUSE

LAISSEZ-PASSER *lage femme*

M lle SAMAZAN Louis

dt. 34 av du Marchands

Valable à partir du 6. 4. 1944

Permanuit *Signature*

Le Commissaire de Police,

Imprimerie Préfectorale Régionale

VERSO

CH 2828

NATIONALE POLIZEI TOULOUSE

DAUER *lage femme*

PASSIERSCHEIN

Herr/Frau SAMAZAN Louis

dt. 34 av du Marchands

Gültig ab 6. 4. 1944

Permanuit *Signature*

Der Polizeikommissar,

TOULOUSE

QUELQUES REFLEXIONS....

Les témoignages que nous avons recueillis évoquent la 1^{re} partie du 20^e siècle; les souvenirs familiaux de nos amies la fin du 19^e siècle; mes souvenirs professionnels à partir de 1936 empiètent largement sur la 2^e partie du 20^e. En conséquence, nous couvrons 120 ans de l'histoire des naissances; brochant un tableau élargi sur nos prévisions pour une meilleure compréhension. Nous faisons remarquer que les faits se déroulent sur une période qui a comporté 3 conflits, donc 3 périodes d'après-guerre (1870/71, 1914/18, 1939/45).

Dans le temps, BLAGNAC était un village agricole et artisanal; sa population variée sur le plan socio-économique était évoluée: ceci, probablement en raison de la proximité d'une grande ville et la communication permanente et obligatoire entre les deux cités (Marché agricole de gros d'Arnaud-Bernard où s'écoulait la production blagnacaise; livraison régulière du linge de nos artisanes blanchisseuses à leur clientèle citadine; commerces dont BLAGNAC était dépourvu, etc) Ce village deviendra progressivement le lieu d'habitation d'un monde ouvrier industriel (Les Ferronneries du Midi, Ex-ONIA) pour devenir une ville industrielle (Aéronautique).

Nos remarques vont dépasser les limites de notre ville; nous considérons, cependant, que BLAGNAC est le reflet régional de "l'art des naissances".

Nous partons d'une époque d'obscurité et cheminons vers une époque de lumière. Grâce à quoi? A la recherche scientifique et la recherche médicale axées vers l'approfondissement des connaissances et l'application des découvertes par le corps médical et l'ensemble des professions de santé pour le mieux être des humains.

Dans la période la plus ancienne de notre étude, l'accouchement avait lieu au domicile familial, parfois sans surveillance mais le plus souvent avec une assistance de femmes; soit, les mères de la future maman, soit, une voisine, mère de famille "qui avait l'habitude"; parfois par une matrone (au sens le plus noble du terme) qui deviendra plus tard la sage-femme diplômée et, si nécessaire, le médecin de famille.

Les notions d'aseptie qui étaient connues devaient être peu respectées. L'essentiel était d'obtenir un accouchement par les voies naturelles afin de préserver la vie de la mère: l'opération césarienne était très dangereuse. La mortalité néonatale était lourde; la mortalité maternelle n'était pas rare.

Dans le 1^{er} quart du 20^e siècle, les progrès sont lents mais les notions d'aseptie sont rigoureusement respectées: on stérilise l'eau, le matériel instrumental par ébullition; le linge est lessivé et repassé, les vêtements médicaux sont d'une extrême propreté; les locaux sont nettoyés car on accouche encore à domicile.

L'assistance est assurée soit par le médecin de famille soit par la sage-femme; les cas difficiles sont traités à domicile par le médecin de famille rarement par un médecin spécialiste (nos gynécologues-accoucheurs d'aujourd'hui). Rares sont les anesthésies. Pas de médicaments appropriés pour guider le travail en diminuant la douleur. L'infection était redoutée.

Dans la période qui suit (vers les années 30) les progrès sont très marqués.

- on accouche encore à domicile ou en maison d'accouchement ou dans les services de maternité des hôpitaux ou des cliniques privées.

- La surveillance de la grossesse est bien établie: avec une bonne connaissance des antécédents de santé, meilleure connaissance du bassin osseux par les examens radiographiques; lutte contre les maladies vénériennes.

- Au moment de l'accouchement, les médicaments efficaces apparaissent; les techniques nouvelles pour l'opération césarienne préservent des complications infectieuses; les anesthésies locales ou générales par inhalation ou rachi-anesthésie sont administrées.

Les statistiques s'améliorent; l'accouchement se dédramatise.

Le temps s'écoule, nous atteignons l'après guerre 1939/45 avec une explosion scientifique et une grande évolution sociale.

- Surveillance obligatoire de la grossesse.
- Examens diversifiés pour lutter contre les risques maternels et foetaux (ex. connaissance et traitement de l'immunisation au facteur rhésus)
- Lutte contre l'accouchement prématuré
- L'accouchement ne se fait à domicile que rarement. Les services de maternité de l'hospitalisation publique ou privée sont organisés et spécialement équipés.
- L'usage des antibiotiques est largement utilisé
- Les anesthésies très modulables par voie veineuse ou péridurale sont largement pratiquées
- La régulation des naissances est abordée, discutée et sera ultérieurement applicable.

Mais alors pourquoi dans les témoignages n'exprime t-on que mauvais souvenirs, atmosphère de crainte ?

Une seule réponse: l'ignorance dans laquelle étaient tenues les jeunes femmes sur les problèmes de procréation: ces sujets étaient exclus de l'éducation des filles; on n'abordait pas ces problèmes dans les conversations courantes, "ce n'était pas convenable !" Les jeunes femmes arrivaient à l'état de futures mamans démunies, apeurées et seules. Le calme et la sérénité étaient parfois rétablis par la sage-femme en vertu de la règle "Autorité-Confiance".

Qu'est-il survenu ?

- Une libération de l'esprit : les problèmes de procréation sont connus et expliqués.

- Les grossesses sont désirées et ne sont plus un sujet de contrariété ou de mésentente du couple; les discussions sur les méthodes de contraception sont abordées simplement.

- LA PREPARATION A L'ACCOUCHEMENT sous l'impulsion du Dr LAMAZE qui en fut le promoteur en France est devenue courante et très conseillée. Les futures mamans ainsi que leur mari sont informés, mis en confiance; connaissent les lieux où le bébé viendra au monde. La naissance devient une affaire de couple et non plus une affaire de femme. Ils abordent tous deux ces quelques heures d'attente avec sérénité et confiance; la naissance survient, se produit alors une minute de bonheur intense quand ils découvrent qu'un petit bonhomme ou une petite bonne femme leur est donné.

La marche en avant continue. Une zone d'ombre en pleine lumière persiste : danger du SIDA, toxicomanie, maladies génétiques, tabagisme. Chacun est concerné et doit prendre conscience; de même sont redoutables, dans le progrès, des pensées délirantes. Que la sagesse des hommes permette d'éviter certaines dérives.

En conclusion, où en sont les petits Blagnacais ? Ils ont déserté leur ville pour voir le jour dans un plus grand confort; malgré cela, européens ou planétaires ils porteront toujours le sceau de BLAGNAC.

L. SAMAZAN S.F.

*Ex-Surveillante Chef des services de Maternité du C.H.R.
Ex-Directrice de l'Ecole de Sages-Femmes du C.H.R. de Toulouse*